

# *Libretto*



JIHYUN PARK  
SEH-LYNN

# DEUX CORÉENNES

Souvenirs du pays  
d'où l'on ne peut s'échapper

*libretto*

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021

ISBN : 978-2-36914-795-4

## AVANT-PROPOS

L'histoire de Jihyun pourrait être la mienne. Elle a mon âge, parle ma langue, adore le *kimchi* et elle est coréenne. Elle s'est enfuie en Chine pour échapper à la dictature et protéger sa famille avant de trouver, il y a une dizaine d'années, refuge en Angleterre. Moi, je suis arrivée à Londres à la même période suite à un déplacement professionnel de mon mari et j'y suis restée. Je n'ai pas traversé le fleuve Tumen à la nage, ni confronté le désert de Mongolie comme l'a fait Jihyun, mais j'ai franchi beaucoup de frontières. À chaque fois, comme une tortue qui porte sa carapace, j'ai transporté mon identité coréenne d'un pays à l'autre. Jihyun est du Nord, moi du Sud, mais il n'y a qu'une seule identité, nous sommes toutes les deux coréennes. Et cela suffit pour nous unir.

En relatant sa vie en Corée du Nord, j'épouse son point de vue, j'accède à son univers intérieur, je deviens « elle ». Nos expériences ne sont pas les mêmes, mais l'enfance, la mort, la souffrance, le rêve le sont. Jihyun parle de la condition humaine en Corée du Nord, j'écris sur la culpabilité d'être née du « bon » côté de la frontière ; elle parle de son enfance,

de sa famille, de son métier mais aussi des camps d'emprisonnement, de l'esclavage et de l'évasion, j'écris sur mon souci de relier deux vies, de faire un lien, de réparer. Nous sommes portées toutes les deux par le désir impétueux d'informer le reste du monde. Quelles femmes serions-nous devenues sans la division du pays ? Sans l'occupation japonaise ? Sans la guerre de Corée ? Il faut à tout prix soulever le voile et dire comment les choses se passent. Il faut prendre la plume.

Je rencontre Jihyun pour la première fois en 2014 à Manchester, pendant le tournage d'un documentaire produit par Amnesty International. Mon amie interprète a un empêchement de dernière minute et me demande de la remplacer : il s'agit d'interviewer Jihyun en coréen et de retranscrire les réponses en anglais pour la sortie prochaine d'un film qui s'intitule *The Other Interview*. Je ne suis pas une interprète professionnelle alors cela m'inquiète, mais ma vraie nervosité vient d'ailleurs : parler à une Nord-Coréenne ? N'est-ce pas dangereux ? Interdit ? Et si c'est une espionne ? Tout en essayant de répondre à ces questions, je remplis les formulaires d'Amnesty International et j'accepte la mission. Il y a quelque chose d'inexprimable en moi qui me pousse à le faire. Dans la voiture qui mène l'équipe d'Amnesty de Londres à Manchester, je me fais briefer sur le projet par le réalisateur du documentaire, mais intérieurement, c'est un autre film que je me projette.

Je revois le mur de ma chambre d'enfant dans notre appartement de Séoul en 1976. Un poster : un poing serré sur un fond rouge vermillon, « À bas les communistes » écrit en grand au-dessus du poing brandi, deuxième prix du concours de posters anticommunistes organisé par l'école primaire de notre quartier, et mon nom Seh-Lynn en bas du poster. Le son des sirènes qui annoncent le début de la simulation de guerre tous les 15 du mois – une pratique mise en place

depuis la fin de la guerre de Corée en 1953 – retentit dans ma tête. À chaque fois, la vie s'arrête : plus de voitures dans les rues, plus d'enfants dans les cours de récréation. Les hélicoptères vrombissent dans le ciel, les habitants des appartements descendent au sous-sol de leur immeuble dans un espace prévu pour se protéger des bombardements aériens. Séoul devient une ville fantôme pendant vingt minutes, puis la vie reprend comme si de rien n'était.

Enfant de diplomate, j'étais, dès le plus jeune âge, très consciente de la présence de l'« autre » Corée. J'avais douze ans lorsque mon père fut envoyé en poste en Afrique ; nous étions trois ou quatre familles de diplomates sud-coréens en tout dans la ville et il devait y avoir autant, sinon moins, de familles nord-coréennes, membres du corps diplomatique elles aussi. C'était difficile de « les » apercevoir – ne serait-ce que pendant trois minutes au supermarché – car ils sortaient rarement de leur résidence et restaient toujours en groupe.

C'était la première fois de ma vie que je voyais des Nord-Coréens, mais malgré la proximité physique, la distance qui nous séparait se faisait sentir plus que jamais. Il ne fallait surtout pas leur parler, me disait notre mère. Il fallait s'accrocher à ses bras et ne jamais s'éloigner du caddie du supermarché. On pouvait se faire kidnapper. Lorsqu'on se croisait en voiture, je les fusillais du regard. J'avais peur, mais au moins, comme j'étais de l'autre côté de la vitre, ils ne pouvaient pas m'atteindre. Cela durait à peine quelques secondes mais ce sont des secondes qui m'ont marquée. Dans mon esprit, les Nord-Coréens étaient des ennemis jurés, et, tout d'un coup, ils étaient là, en face de nous !

En dehors de ces rencontres, l'Afrique était une expérience fabuleuse pour une Coréenne. Avec des yeux aussi bridés et des cheveux aussi lisses, pour certains, je ne pouvais être que la cousine éloignée de Bruce Lee ou de Jackie

Chan ; pour d'autres, je venais d'un pays travailleur, figure de proue d'un « miracle » économique. Le drapeau coréen était toujours hissé à la maison et je rêvais de devenir présidente de mon pays un jour. La plupart de mes amis français ne connaissaient pas la différence entre la Corée du Sud et la Corée du Nord mais, d'une certaine façon, cela m'arrangeait : j'étais coréenne et, dans ma tête, être coréenne c'était être sud-coréenne. Les Nord-Coréens n'existaient pas dans « ma » Corée. En 1979, l'année de mes quatorze ans, mes parents m'annoncèrent que le président Park Chung-hee avait été assassiné. Ma mère pleurait à chaudes larmes. J'étais triste, moi aussi, sans que je sache vraiment pourquoi. Une conscience historique se forgeait lentement en moi.

L'interview commence. Je me retrouve face à Jihyun Park. Elle a à peu près mon âge et, comme moi, elle porte des lunettes. Elle a l'air plutôt « normale », n'a rien de « diabolique ». Pourtant, je suis terrifiée. Et si elle me traitait de « sale capitaliste » ? Ou pire, si je disais quelque chose de monstrueux sans le faire exprès ? Je n'avais jamais pensé me retrouver un jour dans une situation pareille.

Pendant qu'elle nous sert timidement du thé, l'ingénieur du son ajuste le micro sur le col de son chemisier. Jihyun est polie et souriante, mais elle ne me regarde pas dans les yeux.

Ma peur initiale se transforme peu à peu en choc lorsqu'elle commence à parler. Les larmes me montent aux yeux et je ne vois plus très clair mais je l'entends. Je capte toutes ses émotions, ne rate pas un seul mot ni une nuance de ton et termine l'interview épuisée, mais étrangement satisfaite et soulagée. Je mets de côté mes préjugés concernant les Nord-Coréens et arrive à placer la qualité humaine au-dessus de la thèse politique. Je viens de rencontrer une de ces personnes dont on ne parle jamais dans les milieux politiques et qui brillent dans l'ombre. C'est un petit cadeau qui me tombe du ciel.

Nos chemins se croisent encore plusieurs fois dans des conférences des Droits de l'homme à Londres et, à chaque fois, nous sommes toujours très heureuses de nous revoir mais nous avons toutes les deux beaucoup de retenue. Ces rencontres consécutives changent ma vision sur le sort de ce pays divisé, du moins lorsque j'arrive à rationaliser. Chacune à notre façon, des deux côtés de la frontière – elle au Nord, moi au Sud –, nous avons simulé la guerre pendant presque cinquante ans. J'étais son ennemi et elle était le mien. Nous étions les « bons », ils étaient les « mauvais », et vice versa. Tour de force des puissances mondiales, nous nous étions tournés contre nous-mêmes. Une question en entraîne une autre et je ne peux plus m'arrêter : et les cinq mille ans d'histoire en commun, qu'en faisons-nous ?

Cette interrogation fait son chemin pendant les deux années qui suivent l'interview de Manchester et, plus que jamais, je veux m'attaquer à la question de cette identité de fond. Deux ans, était-ce le temps nécessaire pour que la confiance s'établisse entre Jihyun et moi ?

Elle me demande un jour si je peux l'aider à écrire son histoire. Elle veut que ce soit écrit par une Coréenne car les émotions dont elle veut parler n'auraient pas pu être décrites dans une autre langue que le coréen. Elle veut utiliser des mots qui donnent vie sans juger. Des agents anglais et canadiens lui proposent d'écrire son livre mais elle ne veut pas travailler avec l'intermédiaire d'un traducteur. Elle ne veut pas faire de politique non plus – « je laisse ça aux politiciens », me dit-elle. Elle veut toucher l'âme des humains, la vôtre, la mienne. Elle veut simplement raconter l'histoire d'une famille nord-coréenne « ordinaire », et nous parler de leur inimaginable souffrance. En arriver là, à vouloir partager nos histoires, a été loin d'être facile.

J'accepte d'écrire pour donner une voix à ces invisibles

de l'Histoire, à ce peuple déchiré dont personne ne parle. Je veux être de ceux qui commencent à le faire ; de ceux qui veulent se sortir d'une souffrance née d'une division, une division mal vécue, une tragédie installée depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale ; Jihyun suscite beaucoup d'intérêt lorsque j'en parle autour de moi. Je veux raconter son combat pour sauver la vie d'autres humains. Je *dois* parler d'elle.

Ce livre est né d'une rencontre, suivie d'une entente et d'un rêve : celui d'une Corée unifiée. Oui, elle a vécu sous un régime communiste et moi dans une démocratie ; oui, elle a été forcée de quitter son pays et ne peut pas y retourner, et moi j'ai quitté mon pays de mon plein gré et je peux y retourner, mais aujourd'hui, le temps n'est plus à contempler les différences qui nous séparent.

C'est l'histoire de Jihyun, mais c'est aussi la mienne. Il m'a fallu du temps pour accepter que la Corée du Nord soit aussi une partie de mon pays : « Ne crache pas sur ton propre visage », dit le proverbe coréen. Coréen du Nord, Coréen du Sud, nous sommes tous coréens avant tout.

Pour avoir ignoré le gros monstre du Nord pendant trop longtemps, les événements actuels m'ont mis au pied du mur : la Corée du Nord fait quotidiennement la une des journaux mais elle reste méconnue. La Corée n'est pas seulement faite de « Gangnam Style » dans le Sud et de tests nucléaires dans le Nord. Entre ces deux clichés, il y a aussi des gens ordinaires, comme nous.

Nous espérons que ce livre sera un premier pas vers la volonté de désamorcer soixante-dix ans de solitude forcée des deux côtés de la frontière, un livre où les « je » qui s'expriment sont ceux d'une seule identité, d'une seule Corée, et un livre qui défie l'Histoire et initie une réunification à sa propre façon.

## CHAPITRE 1

– Dis, maman, pourquoi m’as-tu abandonné ?

C’est par un après-midi de 2012, assis à mes côtés sur un banc de Manchester, que Chul me pose la question. Je cherche une réponse mais n’en trouve pas. Par où commencer ? De quoi se souvient-il ? Chul était tout petit lorsque je l’ai laissé en Chine pour lui éviter la prison en Corée du Nord ; je suis retournée le chercher un an plus tard, lui ai obtenu l’asile en Angleterre par la suite et aujourd’hui, nous sommes tous là, sains et saufs, heureux... ne sommes-nous pas heureux ?

Alors que ces questions tourbillonnent dans ma tête comme des feuilles dans un ouragan, le mot « abandon » suscite mon effroi : mon cœur s’affole, la culpabilité m’envahit. Je comprends que cette question vient d’ouvrir une brèche dans un monde que je m’étais construit autour d’un silence, un monde où le calme apparent n’était qu’une façade, un monde précaire où j’avais éteint la brûlure passée en la taisant. À l’idée qu’il n’a pas osé me poser la question depuis 2004, au moment de notre séparation, mon cœur

se déchire et des larmes me montent aux yeux : l'idée que je lui ai imposé huit années taciturnes durant lesquelles il a préféré tout garder pour lui m'écrase de douleur. Je ne peux plus continuer à dissimuler mes émotions. Je dois lui dire pourquoi je n'arrive pas à répondre simplement « je ne t'ai pas abandonné » ; je dois lui dire pourquoi je n'arrive pas à aligner les mots, pourquoi les sons ne sortent pas de ma gorge ; je dois raconter mon histoire.

Le passé lointain me revient comme dans un songe obscur, un monde perdu qui s'est effondré devant mes propres yeux, engloutissant les êtres et les lieux qui m'étaient les plus chers. L'endroit où je ne retournerai certainement plus jamais, c'est Chongjin, une ville située sur la côte est de la Corée du Nord, dans la province de Hamgyong du Nord.

Chongjin est une ville construite sur une plaine toute en longueur, blottie contre les cimes rocailleuses d'une chaîne de montagnes d'un côté, ouverte à la mer qui sépare la Corée du Japon de l'autre – elle se nomme mer de l'Est, Donghae, pour les Coréens, mer du Japon pour les Japonais. La proximité de la mer rendait la chaleur de l'été plutôt supportable mais l'hiver, avec une température qui descendait largement en dessous de zéro, il y faisait un froid de loup. C'était jadis un petit village de pêcheurs, mais sa position stratégique entre le Japon et la Mandchourie fit d'elle une ville en pleine ébullition pendant l'occupation japonaise de 1910-1945. Dans les années 1970, elle était déjà devenue un port industriel vibrant d'énergie et d'activités grâce à ses aciéries et ses usines de textile synthétique construites tout le long de la côte. Cette ville industrielle avait été choisie par le Japon et l'Union soviétique comme partenaire commercial privilégié et, avec une population de plus de 500 000 habitants, s'était aussitôt hissée au rang de troisième ville de Corée du Nord.

C'est dans la banlieue sud de cette métropole, dans un gigantesque quartier nommé Ranam, que je me revois petite fille de quatre ans, dans un appartement minuscule de seize mètres carrés. Ranam était à l'époque connu pour son élevage de poulets de Gudok ainsi que pour ses logements de fonction nouvellement construits pour les employés des usines de Chongjin.

Mon père, Seong-il Park, était chauffeur de tracteur excavateur et ma mère, Eun-sook Rho, *ajumma*<sup>1</sup>, femme au foyer. Elle avait travaillé dans la même usine que lui auparavant mais, une fois mariée, elle avait choisi de devenir *ajumma* ; la loi nord-coréenne lui permettant de rester à la maison, elle en profita. Mon père l'avait remarquée très tôt, peu après son arrivée à l'usine. Elle conduisait un petit chariot élévateur à fourche et, à la voir manipuler cet engin avec autant d'enthousiasme, il s'était dit qu'elle serait une épouse idéale pour lui ; il avait une mère vieillissante, deux frères et une sœur dont il devait s'occuper et il avait besoin d'une femme travailleuse et dévouée. Il devait juste cacher son identité à sa mère car il savait qu'elle n'approuverait pas ce mariage si elle savait que sa future belle-fille n'appartenait pas au *Juche*, le Parti communiste, et qu'elle était donc d'une classe sociale inférieure.

Lorsque je suis née, ma sœur aînée Myeong-sil était absente. Mes parents m'expliquèrent vaguement qu'elle était partie vivre chez ma grand-mère et je ne cherchai pas à en savoir plus. Mon frère Jeong-ho n'étant pas encore né, nous étions trois à occuper l'appartement à cette époque. Il se situait dans un immeuble en brique rouge délavé du quartier de Ranam, au troisième étage. Il y avait dix appartements par étage et ils étaient tous numérotés : les numéros pairs n'avaient qu'une

1. Les termes ou expressions en coréen se trouvent dans le glossaire en fin d'ouvrage.

seule chambre, les impairs, deux. Le nôtre, un appartement assigné à mes parents lorsqu'ils s'étaient mariés, portait le n° 4 et se trouvait au bout du couloir, à côté de la porte – dont l'accès m'avait toujours été interdit – qui menait au toit. Les immeubles portaient le nom du lieu de travail des habitants, tels que « Division Sidérurgie » ou « Chantier naval ». Le nôtre s'appelait « Division Mécanique n° 2 », du nom de l'usine où mon père dépannait et réparait les voitures. Tout le monde travaillait au même endroit, tout le monde habitait dans les mêmes locaux, tout le monde gagnait la même somme d'argent. C'était le « Paradis des ouvriers ».

Chaque immeuble constituait un *inminban* ; *inmin* voulant dire « peuple » et *ban* une « classe ». Il n'était pas surprenant que le mot *inmin* revînt aussi souvent dans le langage de tous les jours : tout appartenait au groupe, rien à l'individu. Dans l'entrée de l'immeuble, il y avait une loge en verre où la chef de l'immeuble, l'*inminbanjang*, faisait la garde. C'était un poste occupé par une des habitantes de l'immeuble, généralement une *ajumma*. Je me souviens très clairement de Mme Choi. C'était la femme la plus importante de l'immeuble : elle était membre du Parti, incarnant l'idéologie du *fu*che (développée par Kim Il-sung dans les années 1960) – le mot veut dire « compter sur ses propres forces ». Elle avait la trentaine et terrorisait l'immeuble entier avec sa voix énorme. C'était le genre de femme froide et autoritaire qui ne perdait jamais le contrôle et qui donnait des ordres à tout le monde. Mme Choi avait tout un réseau d'agents – en général les habitants vulnérables de l'immeuble – qui espionnaient les résidents. Elle récoltait les informations et les soumettait directement au ministère de la Sécurité nationale.

Il y avait un panneau d'affichage très visible à l'entrée. Il s'agissait pour la plupart de mots rédigés à la main, soit pour annoncer la rotation des équipes de nettoyage de l'immeuble,

soit pour indiquer les horaires de simulations d'attaque aérienne. Les Américains pouvaient attaquer à n'importe quel moment et la simulation était devenue quotidienne. Le soir, des véhicules munis de haut-parleurs patrouillaient pour s'assurer que toutes les lumières étaient éteintes. À la moindre lueur, les haut-parleurs vociféraient : « Appartement 3, éteignez les lumières ! » Si vous aviez le malheur d'être l'appartement désigné, vous étiez condamnés : les autorités coupaient l'électricité dans les trois immeubles comme punition collective, et vous étiez maudits par vos voisins jusqu'à la fin de vos jours.

Les escaliers qui menaient à l'appartement se trouvaient au fond du couloir. Ils étaient d'une propreté ! Petite fille, je voyais ma maman les nettoyer et les frotter avec une ferveur sans égale ; le jour suivant, c'était au tour de la voisine de s'y appliquer. À force de frotter, cet escalier devenait de plus en plus éblouissant tous les jours ! L'intérieur de l'appartement était blanchi à la chaux. Dans l'entrée, comme dans toutes les maisons coréennes, il y avait une armoire à chaussures sur le côté. L'unique pièce était en face, avec une fenêtre qui donnait sur la rue, la cuisine sur la droite et les toilettes sur la gauche. Comme elles n'étaient pas pourvues de chasse d'eau il fallait y verser de l'eau manuellement. Pour se laver, il y avait un seau pour s'asperger le corps, une savonnette – qui sentait mauvais – et du sel. Il n'y avait jamais assez de dentifrice pour tout le monde et, très tôt, j'ai pris l'habitude de me laver les dents en frottant mon doigt plein de sel sur mes dents.

Passé la salle d'eau, c'était la chambre. À l'exception d'une armoire en bois posée où se trouvaient les vêtements et les nattes, il n'y avait rien d'autre dans cette pièce. Comme le veut la tradition coréenne, tout le monde dormait par terre. Le sol, revêtu de linoléum, était chauffé selon le système traditionnel coréen, l'*ondol*, qui permettait de faire circuler

l'air chaud de la cuisinière dans l'appartement. La nuit il fallait sortir les nattes en coton matelassées de l'armoire et les déplier à même le sol ; le lendemain, les replier soigneusement et les ranger dans l'armoire. Une seule couverture suffisait pour nous trois. C'était ainsi que vivait une famille ordinaire en Corée du Nord.

Le soir, la pièce était éclairée d'une ampoule unique qui pendait du plafond. Il fallait faire très attention car les ampoules étaient rares : c'était un cadeau de Kim Il-sung et, rationnées, elles n'étaient pas à la portée de tout le monde. D'ailleurs, pour économiser leur ampoule, les gens allumaient plutôt des bougies. Ils vivaient beaucoup dans le noir et ne parlaient pas beaucoup car les appartements étaient très mal insonorisés : « Les mots du jour se font entendre par les oiseaux, les mots de la nuit par les souris », comme dit le proverbe coréen. Puis il y avait un portrait accroché sur le mur en face de l'armoire. Son cadre était couleur bois naturel. Il me parlait, me regardait, m'entendait et lisait même dans mes pensées. C'était Le Portrait. Il avait un beau sourire et il avait l'air bienveillant. Eomeoni, c'est comme ça que j'appelais ma mère, et Abeoji, mon père, le nettoyaient méticuleusement tous les jours avec un chiffon spécial. Ils prenaient grand soin de notre père bien-aimé Kim Il-sung.

Je suis née le 30 juillet 1968 mais, en Corée du Nord, on ne fête pas les anniversaires des enfants, seulement celui de Kim Il-sung, le 15 avril. Quant à moi, j'avais droit à un bol de riz blanc tous les 30 juillet, et c'était un grand luxe de ne pas devoir le partager ; un grand bol de riz blanc pour moi seule, ça, c'était un cadeau !

Eomeoni, bien qu'elle fût *ajumma*, n'avait jamais le temps de jouer avec moi. Les mamans de l'immeuble étaient aussi responsables de la propreté des murs et elles passaient leur

temps à les repeindre à la chaux. Bien qu'elles étaient femmes au foyer, elles n'étaient jamais vraiment au foyer, mais toujours dehors, à nettoyer les escaliers, les rues, les immeubles. Les enfants jouaient entre eux, autour d'un tas de sable qui datait certainement du temps des chantiers de construction de l'immeuble dans les années 1960. Beaucoup de logements avaient été créés pour les soldats qui terminaient leur service militaire et qui allaient travailler dans les usines métallurgiques de Chongjin. Ma rue grouillait d'enfants, et ça hurlait et chahutait dans tous les sens. Nous avions tous des chaussures trouées qui exposaient nos orteils mais cela ne nous empêchait pas de courir et de rire. C'est avec eux que j'appris à jouer à cache-cache, à attraper les têtards dans la rivière et à jouer à la guerre contre les Américains.

Un jour, Abeoji annonça que j'irais vivre chez Halmeoni, ma grand-mère paternelle. De même que ma grande sœur Unni (je ne l'appelle jamais par son prénom Myeong-sil par respect car c'est ma sœur aînée) était partie vivre chez Halmeoni à sa naissance, c'était à mon tour d'y aller. Il ne me vint pas à l'esprit de demander pourquoi. Pour la petite fille que j'étais, c'était normal. Tous les enfants du monde allaient chez leur grand-mère à l'âge de quatre ans et en revenaient trois ans plus tard quand ils avaient l'âge d'aller à l'école. Abeoji, prévenant, m'expliqua que Halmeoni était très difficile à vivre. Soit, me dis-je. J'allais prendre le train pour la première fois, ça valait vraiment la peine de supporter une Halmeoni difficile ! Obtenir une autorisation officielle pour se déplacer d'une région à l'autre n'était pas une tâche facile, mais après une longue attente, Abeoji arriva à en obtenir une. Le permis de voyage en poche, il ne restait plus qu'à faire ma valise. Je me souviens être partie sans même dire au revoir à ma mère, tellement j'étais heureuse de faire un voyage avec mon père pour la première fois.

Pour aller à Pukchong, où vivait Halmeoni, nous prîmes le train et longeâmes la côte est de la province Hamgyong vers le sud. Le voyage dura trois heures. Une fois à Pukchong, nous prîmes un autre train pour aller à Sin-Pukchong et marchâmes une demi-heure pour arriver à la maison où Abeoji avait grandi jusqu'à l'âge de quatorze ans, âge auquel il avait postulé pour son service militaire. Halmeoni étant alors veuve et très pauvre, elle aurait une bouche de moins à nourrir, s'était-il dit lorsqu'il avait pris la décision de s'engager dans l'armée en mentant sur son âge. Après une dizaine d'années de service militaire au régiment Jonyon de Kumgangsán, province de Gangwon, il fut envoyé à Chongjin et devint chauffeur de tracteur excavateur rouge dans la « Division Mécanique n° 2 » de l'usine de voitures ; son premier travail auquel il allait rester fidèle toute sa vie.

Jalonnées de fermes collectives, les routes de terre qui nous menaient chez Halmeoni suivaient les ondulations de la campagne montagneuse. Il y avait peu d'engins agricoles, aucun bruit de moteurs, juste des *soorye*, bœufs tirant des charrettes, pleines de choux coréens (fermentés au sel et au piment, ils sont utilisés pour préparer le *kimchi*, le plat national coréen) et de maïs. Au bord de la route, quelques femmes s'affairaient à réparer, sans autres outils que quelques pelles, ces routes de terre érodées par la pluie.

Abeoji s'arrêta enfin devant une vieille maison sans étage, en plein milieu de champs désertiques, au bas d'une colline couleur terre. Le toit était composé de tuiles dans toutes les nuances de gris ; les plus neuves étaient gris anthracite foncé, d'autres, avec le temps, avaient viré au vert-gris moisi et d'autres encore à la couleur pierre. Autant ces teintes délavées révélaient l'âge de la maison, autant les murs, blancs comme la craie, faisaient un contraste insolite

avec le reste du paysage qui se fondait dans l'aridité d'une nature desséchée.

Ma grand-mère Halmeoni, le frère aîné de mon père Keun Abeoji et ma sœur Unni nous attendaient dehors. Il manquait Jagueun Abeoji, le plus jeune frère de mon père, et Gomo, la petite sœur de mon père, qui étaient au travail, ainsi que le deuxième frère aîné de mon père qui lui était à l'armée. Cheveux grisonnants, mains et visage ridés – Halmeoni devait avoir la soixantaine –, je pris peur en la voyant : ses yeux étaient à la même hauteur que les miens ; le haut de son dos faisait un angle de quatre-vingt-dix degrés avec le reste de son corps. Même en étant debout, elle n'arrivait pas à se tenir droite. Ce jour-là, elle portait un chemisier blanc et une longue jupe noire ; elle avait la même voix pure, tranchante et autoritaire que mon père, et elle tenait Unni, ma sœur aînée, par la main.

Je m'étais préparée à la rencontre avec ma grand-mère grâce à mon père qui m'avait prévenue ; en revanche il ne m'était pas venu à l'esprit de m'imaginer ma sœur. Elle était venue vivre chez Halmeoni quatre années auparavant et elle était sur le point de repartir à Ranam vivre avec les parents pour commencer l'école.

Prises au dépourvu, nous essayions de cacher notre malaise : nous étions sœurs, oui, et alors ? Que fallait-il faire en ces circonstances ? Heureusement à ce moment-là, Unni lâcha la main de Halmeoni en s'emparant de la mienne avec un beau sourire. Elle ne dit rien. J'étais rassurée ; c'était bien d'avoir une grande sœur après tout.

L'intérieur de la maison était dénudé et sombre mais le plafond en bois lui donnait un côté chaleureux. Par rapport aux murs austères auxquels j'étais habituée à Ranam, je trouvais que le bois faisait riche. Il suffisait de suivre l'odeur de la soupe au *doenjang* (soja fermenté) pour arriver à la cuisine.

Elle était typiquement coréenne, avec son sol dénivélé et sa cuisinière chauffée au feu de bois. Les deux niveaux du plan de cuisine permettaient l'insertion de la grosse marmite métallique, qui servait de cuisinière, dans la partie élevée du sol. Grâce à ce système, on se mettait debout au niveau inférieur et on cuisinait à la hauteur de la taille. Je me souviens, j'étais souvent tentée de soulever le couvercle – il y avait toujours du riz chaud à l'intérieur ! – mais il était trop lourd, je ne réussissais jamais à le faire toute seule. L'air chaud qui venait de la cuisinière n'était pas forcément réparti de façon égale dans les chambres et certains endroits du sol étaient plus chauds que d'autres, mais au moins, la maison était tant bien que mal chauffée.

Cette première rencontre avec ma sœur fut très brève car Abeoji devait rentrer à Chongjin le soir même pour son travail. Il ramena Unni avec lui. Debout sur le seuil de la maison, Abeoji tenait Unni par la main, moi celle de Halmeoni ; à peine avions-nous fait connaissance que nous devons nous dire au revoir.

Unni pleurait à chaudes larmes et je me mis à en faire autant, non pas par chagrin mais parce que je voulais faire comme elle. Par contre, Halmeoni avait le visage dur et ne la prit même pas dans ses bras. Ses valeurs confucianistes ne lui permettaient pas de montrer ses émotions en public : elle devait être stoïque et digne. D'un geste hâtif, elle lui tendit un cartable et des crayons qu'elle avait gardés serrés contre elle tout ce temps, comme si elle voulait écourter cette scène de séparation à tout prix. Elle les avait achetés pour la rentrée scolaire de sa petite-fille. Abeoji s'inclina de façon solennelle encore une fois devant sa mère – comme si c'était la dernière fois qu'il la voyait – puis s'empara de la main d'Unni qui sanglotait de plus belle et s'engagea vers la route. Une fois tout le monde parti, Halmeoni rentra dans

sa chambre et laissa couler ses larmes en silence. Au bout d'un moment elle releva la tête et, voyant que j'étais dans la chambre, elle me demanda d'un air attendri de m'asseoir à côté d'elle.

– *Bae gopah*, as-tu faim ? me demanda-elle.

– *Aniyo*, non, Halmeoni.

– *Gueurae doetda*, bon, tout va bien alors.

Elle voulait s'assurer que je ne pleurais pas de faim. Ne pas avoir faim, c'est tout ce qui comptait pour elle.

Dans la cour arrière de la maison, se trouvait le marronnier qui lui donnait son nom : *bamnamoo jib*, la maison au marronnier. Il était coutumier de nommer la maison avec le nom de l'enfant qui habite la maison, mais comme il n'y avait pas d'enfants chez Halmeoni, les gens du village l'appelaient « la maison au marronnier ».

– Halmeoni, Halmeoni, viens voir ! m'écriai-je un jour. Des hérissons !

Je montrais du doigt des petites boules couvertes d'épines qui gisaient sur le sol de la cour. Je revois encore le sourire généreux de Halmeoni qui m'expliqua que c'étaient des marrons, et que ça se mangeait. Je la suivis dans la cuisine et je me laissai emporter par une odeur de grillé qui s'exhalait de la cuisinière pour se répandre immédiatement dans toute la maison. C'est en humant cette cuisine que je savourai mon premier marron grillé en silence, comme si je voulais m'imprégner de ce moment de félicité à jamais.

À Ranam, il n'y avait jamais assez à manger à la maison et j'avais toujours le ventre creux. Les bols de riz (plus souvent de maïs que de riz) que me donnait ma mère n'étaient jamais suffisants pour satisfaire ma faim. Ici, Halmeoni me gâtait ; un œuf à la coque tous les jours au petit-déjeuner – j'avais rarement mangé quelque chose d'aussi délicieux – et

des marrons grillés au goûter ! Je m'attachais à elle de jour en jour. Malgré son apparence de sorcière, ce n'était pas une méchante comme mon père l'avait décrite. Elle jouait à cache-cache avec moi, me nourrissait bien et se montrait tendre et affectueuse. Le soir avant de se coucher, elle déplaçait toujours ma natte dans le coin le mieux chauffé de sa chambre. Sous la lueur de la bougie, qu'elle préférait à l'électricité, elle me racontait des fables fascinantes sur le soleil et la lune. Je me sentais aimée.

Halmeoni m'avait même autorisée à rester à la maison, au lieu d'aller à la garderie du village comme tous les enfants de mon âge. Je jouais tous les jours avec mes amis les poules, le bâton et les cailloux. Un jour, je mis mon bâton à l'épreuve en abattant à mort un serpent qui traversait le chemin ; j'avais l'habitude de donner des coups de bâton aux Américains et aux Sud-Coréens dans mes jeux à Ranam, et dans les deux cas de figure, j'étais plutôt fière de mes exploits !

J'essayais de m'occuper tant bien que mal, mais en réalité, je me sentais seule. Mes copains de Ranam et le brouhaha de la ville me manquaient. Mes parents aussi. Comme il était difficile d'obtenir un permis de voyage, je savais qu'ils ne viendraient pas me voir. Je savais aussi que leur rythme de vie à Ranam ne leur permettait pas de sortir de la ville.

Unni aussi était passée par là. Elle était arrivée chez Halmeoni lorsqu'elle avait trois ans, et pendant toute sa tendre enfance jusqu'à l'âge de sept ans, elle n'avait pas vu les parents une seule fois. Il n'y avait pas de téléphone donc on ne se parlait pas, on ne s'échangeait pas de lettres, on ne se rendait pas visite. C'était normal.

C'est de façon tout à fait inattendue qu'ils réapparurent un jour devant moi, plus tôt que prévu.

Cette nuit-là, je fus réveillée par un bruit confus de pleurs mêlés à des soupirs qui venaient de la pièce à côté :

– Aïgo...

C'était Gomo, ma tante, qui se lamentait.

– Halmeoni est morte, m'annonça-t-elle.

– Morte ?

Ne sachant pas vraiment ce que ça voulait dire, j'en pris note et je repartis me coucher. Ce n'est que le lendemain matin, lorsqu'on m'envoya manger chez les voisins, que je compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. Mes oncles et ma tante avaient le visage grave et pleuraient sans arrêt. Lorsque je demandai pourquoi Halmeoni ne se levait pas pour préparer à manger, personne ne prit le temps de m'expliquer et Gomo m'envoya simplement jouer dehors. Plus tard dans la journée, les voisins apportèrent une longue caisse en bois dont l'intérieur était enduit d'une espèce de pâte noire collante qui dégageait une odeur horrible. J'étais fascinée par la scène. Les adultes habillèrent Halmeoni de sa jupe noire et de sa chemise blanche, sa tenue de jour habituelle, et la placèrent à l'intérieur de cette caisse qu'ils appelaient « cercueil ». Je me demandais pourquoi le corps de Halmeoni était aussi mou, lorsque les gens la soulevaient et la reposaient en l'habillant. Le cercueil était installé dans la chambre du « grand » oncle, et j'eus à peine le temps de jeter un coup d'œil furtif à l'intérieur, avant de laisser la place aux voisins qui commencèrent à venir pour lui rendre hommage. Halmeoni avait l'air triste. Je l'aimais tant. Que s'était-il passé ? Pourquoi cette tristesse sur son visage ?

Le lendemain, je sortis jouer mais Halmeoni ne m'accompagna pas ; elle resta dans sa caisse. Je vis un liquide jaunâtre qui sortait d'un coin du cercueil. Une odeur abominable se répandait dans la chambre mais, malgré cela, les visites se multiplièrent pendant les jours qui suivirent. Vers la fin du troisième jour après la mise en « boîte » de Halmeoni,

à ma grande surprise, je trouvai mes parents et Unni dans la cuisine lorsque je rentrai de mes jeux.

*Ah tiens, me dis-je étonnée devant tout ce spectacle qui n'avait rien d'habituel, ils ont obtenu un permis de voyage ? Je croyais qu'on ne donnait des permis de voyage que lorsqu'il y avait un décès dans la famille... un décès dans la famille...*

Tout commençait à devenir plus clair dans ma tête ; le corps de Halmeoni qui ne bougeait pas, les gens qui pleuraient, l'autorisation de voyage inattendue des parents. Je me souviens très bien de ce moment de ma vie, car c'était un de ceux qu'on n'oublie pas par son étrangeté. Je n'avais mal nulle part et donc je n'avais aucune raison de me sentir mal mais, comme une pompe qu'on amorce en la remplissant d'eau pour la mettre en état de fonctionner, c'était comme si le déroulement des événements récents avait préparé le terrain pour déclencher un sentiment qui allait me poursuivre longtemps par la suite... celui de la peur. J'avais peur, sans vraiment savoir pourquoi. J'aurai voulu être la pâte noire ou le liquide jaune dans le cercueil et pouvoir rester à l'intérieur de la boîte avec Halmeoni à jamais.

Personne ne m'avait prévenue de la visite des parents et j'étais bouleversée de bonheur à leur vue. Je me précipitai vers mon père et lui saisis la main. Mon père me prenait rarement par la main mais, ce jour-là, il m'offrit une poignée de main si forte et si chaleureuse que j'en oubliai les chagrins que m'avait causés la tristesse sur le visage de Halmeoni.

Je me souviens vaguement avoir accompagné le cortège qui emporta le cercueil vers la montagne du village où étaient enterrés nos ancêtres. Je compris enfin que je ne la reverrais plus et la vis disparaître à jamais sous le drap blanc qu'on posa sur elle avant de refermer le cercueil.

C'était la fin des œufs pour mon petit-déjeuner, la fin des histoires sur la lune et le soleil et la fin de la danse des poules et des renards, mais Halmeoni avait pris sa place à jamais au plus profond de moi, jamais oubliée, jamais remplacée. Cette page blanche posée sur le passé, c'était comme si elle avait voulu m'aider à commencer un nouveau chapitre de ma vie en ville et me donner un avenir plein de lumières.



## CHAPITRE 2

Le décès de Halmeoni avait précipité mon retour à Ranam. Mon père avait ramené tout le monde de la campagne et s'occupait non seulement de ma mère, d'Unni et de moi mais aussi de Keun Abeoji, « grand » oncle, et de Jagueun Abeoji, « petit » oncle. La seule qui était restée à la campagne était notre tante, Gomo.

Après avoir eu la rougeole lorsqu'il était enfant, « grand » oncle fut atteint par une grosse fièvre. Il n'avait pas pu grandir normalement ; sa peau était abîmée, il bégayait et il n'avait jamais mis les pieds à l'école ; il était la risée de tout le village, mais à la maison, il avait le respect absolu de toute la famille. C'était ainsi que l'avait voulu Halmeoni. Elle avait toujours eu un faible pour lui vu son état de santé mais elle s'était montrée particulièrement dure, car elle ne voulait pas que son handicap physique l'empêche de vivre : « Plus on chérit l'enfant, plus on l'élève au bâton », dit le proverbe coréen.

En l'absence de parents, il aurait dû prendre la famille en charge mais son handicap physique et mental l'en empêchait

et c'était donc à mon père, son cadet, que revenait la responsabilité de chef de famille.

– Nous avons en face de nous un avenir plein d'espoir à Ranam ! nous disait-il.

Son esprit de famille, son énergie et son optimisme nourrissaient notre vie quotidienne, et malgré le manque d'espace, « grand » oncle et « petit » oncle étaient les bienvenus dans notre appartement. Quelle générosité quand j'y pense, surtout de la part de ma mère, qui ne se plaignait jamais de devoir nourrir deux bouches supplémentaires. C'est dans nos coutumes que de vivre avec un ou deux membres de la famille du côté du mari – tradition confucianiste –, mais nous vivions déjà avec si peu à quatre !

Mon autre oncle Il-rok, le frère cadet de mon père, était à l'armée et je ne l'avais jamais rencontré. Gomo, ma tante, était restée à la campagne pour s'occuper de la ferme. Elle n'avait jamais été vraiment acceptée par la famille car elle avait un petit ami qui ne l'avait pas épousée. Tout le monde la montrait du doigt dans le village et on la traitait comme si elle était la maîtresse d'un homme marié. Halmeoni lui avait toujours fait des remarques désobligeantes mais elle les avait discrètement ignorées.

Maintenant que nous étions à Ranam, il était temps que je commence l'école. J'en avais tellement rêvé lorsque j'étais à la campagne, en attendant de retourner à la ville et de faire « comme ma sœur » ! Halmeoni m'avait déjà appris à écrire et je savais aussi compter sans l'aide de mes doigts. Elle m'avait dit que j'avais une bonne mémoire et que je serais une très bonne élève.

Le premier jour, mes parents m'emmenèrent au *moim jangso*, point de rassemblement au pied de l'immeuble des familles de militaires, où venait nous chercher la maîtresse.

Le deuxième jour, je marchai jusqu'à mon lieu de rencontre, seule ; Unni, ma sœur, avait commencé l'école primaire et elle retrouvait ses copines à un autre endroit. Heureusement, marcher seule dans la rue n'était pas dangereux ; il n'y avait pas de voitures, ni de camions sur les routes en terre battue sans trottoir. En réalité, posséder une voiture était illégal en Corée du Nord. À moins d'être un officier travaillant pour le Parti, la plupart des gens se déplaçaient à pied.

Hye-rim Han était ma meilleure amie. Elle était souvent au lieu de rendez-vous avant moi.

– *Anmyong*, salut, Hye-rim ! m'écriais-je.

– Jihyun !

Elle courait aussitôt vers moi et me prenait dans ses bras.

– *Gonggui nori haja*, jouons aux osselets !

– *Soombak coqjil* ? Cache-cache plutôt ?

– *Hmmm... Julneomki haja gueureom*, on n'a qu'à sauter à la corde alors !

– *Gueureoja*, d'accord !

Délicieux moments... Nous arrivions en avance exprès, et en attendant les autres élèves du quartier – à peu près quarante filles et garçons en tout, dont les parents travaillaient dans la même usine que mon père –, Hye-rim et moi, nous nous amusions à en perdre le souffle. Elle vivait au premier étage de notre immeuble, à l'appartement n° 2. Son papa était chauffeur du *Do Bowibu Jang*, le Directeur du Service des Renseignements, et sa maman, une *ajumma* comme la mienne. Grande et élancée, Hye-rim était la meilleure danseuse de l'école. Des délégations venaient parfois de Pyongyang pour la regarder danser et elle était toujours sélectionnée pour participer à la célébration des grands événements nationaux, tels que l'anniversaire de Kim Il-sung ou le Nouvel An.

Je connaissais la plupart des enfants du quartier depuis longtemps – d'avant mon départ chez ma grand-mère trois

ans plus tôt –, d'autres, moins bien, mais j'étais à l'aise avec tout le monde et j'adorais mon groupe ; nous débordions tous de vie !

Je faisais attention à ne pas trop me salir en jouant car je n'avais qu'une seule tenue et je ne voulais pas créer de travail supplémentaire pour Eomeoni. Unni m'avait légué son pantalon noir en polyester – qu'elle avait porté lorsqu'elle avait mon âge –, un tee-shirt blanc à manches courtes sans motif et des *pyeonlizwa*, chaussures de confort en toile bleu foncé. Ce n'était pas un uniforme mais ça aurait tout aussi bien pu en être un, car tout le monde était habillé pareil : il n'y avait pas vraiment beaucoup de choix dans le rayon habits du grand magasin de Nam Chongjin.

L'hiver, je mettais en plus un pull qu'Eomeoni m'avait tricoté et je portais des *donghwa*, chaussures d'hiver qui me montaient à la cheville ; je les détestais car dès qu'il pleuvait, détrempées, elles pesaient des tonnes. Je n'oublierai jamais les innombrables paires de chaussures que ma mère faisait sécher à côté de la cuisinière chauffée au feu de bois, les jours de pluie ou de neige... Il y en avait partout.

Les week-ends, Eomeoni lavait son linge à la rivière située à cinq minutes de chez nous. Elle y allait la plupart du temps seule mais elle y retrouvait toujours les *ajumma* du quartier avec qui elle discutait. L'hiver, elle le faisait à la maison car il faisait trop froid. Elle utilisait un savon fait maison à base de têtes de *jeongeori*, sardines. Eomeoni faisait bouillir de l'eau dans une grosse marmite et y plongeait une poignée de têtes de sardines ; la sardine étant un poisson très riche en lipides et très bon marché, c'était une excellente matière première pour faire du savon. Une fois l'eau bouillie, elle ajoutait un produit pour solidifier la solution et en remplissait un tiroir en bois quelle avait retiré d'un meuble ; elle laissait ainsi la solution se solidifier en forme de grand rectangle. Une fois

le tout solide, elle le coupait en petits morceaux pour en faire des savonnettes. Ça marchait très bien, que ce soit pour se laver les cheveux, prendre une douche ou lessiver le linge, sauf que ça puait le poisson...

Notre maîtresse s'appelait Mlle Kim mais on ne l'appelait jamais par son nom, elle était *Sunsaengnim*, maîtresse ; de petite taille, elle portait très bien son costume noir qui lui donnait un air sévère. En réalité, je ne la craignais pas du tout ; bien au contraire, je la trouvais plutôt sympathique et je l'aimais beaucoup. Elle venait nous chercher tous les matins au *moim jangso* et nous organisait en quatre rangs de dix.

– *Sohn jabgo !* On se tient par la main !

Elle se plaçait à la tête du cortège et nous dirigeait d'un pas vigoureux vers l'école en nous faisant chanter notre hymne préféré *Pi Bada* (« Mer de sang ») de Kim Il-sung, hymne qui faisait partie de la collection *Hyukmyeong Gagaeuk* (« Opéras révolutionnaires »), évoquant la bataille contre les Japonais :

« Mobilisons-nous !

총동원가

Allons-y, allons-y, allons nous battre !

나가자 나가자 싸우러 나가자

Soyons braves et battons-nous avec courage, sans hésiter !

용감한 기세로 어서 빨리 나가자

Ces marionnettes d'impérialistes précipitent leur propre mort

제국주의 군벌들 죽기를 재촉코

En commettant sans répit actes de barbarie et massacres !

강탈과 학살을 여지없이 하노나 »

Nous étions les héros de la lutte glorieuse, enchantés, et nous nous égosillions à en perdre le souffle pendant tout le trajet.

L'école commençait à huit heures : cours de maths, coréen

et vie de Kim Il-sung le matin, et l'après-midi, cours de musique ou de dessin. Je trouvais le coréen un peu compliqué ; en utilisant le *gaguiapyo* (table de l'alphabet coréen) il fallait recopier celui-ci en entier : juxtaposer toutes les voyelles (A, YA, OE, YEO, O, YO, OU, YOO, EU, YI), aux quatorze consonnes (G, N, D, R, M, B, S, H silencieux, J, TCH, K, T, P, H) pour en faire des syllabes.

On commençait avec la consonne G :

G-A, G-YA, G-EO, G-YEO, G-O, G-YO, G-OU, G-YOO, G-EU, G-YI.

Puis on continuait avec la consonne N :

N-A, N-YA, N-EO, N-YEO, N-O, N-YO, N-OU, N-YOO, N-EU, N-YI.

Et ainsi de suite jusqu'à la dernière consonne H.

Je savais que c'était important et je m'appliquais mais quelle méthode rébarbative ! J'adorais les maths par contre. J'étais toujours la première à terminer l'écriture des chiffres de un à cent. C'était la rapidité qui comptait. Halmeoni avait raison : j'étais très bonne à l'école...

L'après-midi, *Sunsaengnim* nous jouait de l'accordéon pendant les cours de chant sur Kim Il-sung ; comme je l'admirais de pouvoir jouer d'un instrument de musique ! Ce n'était pas une chance donnée à tout le monde, surtout pas à nous autres, élèves ordinaires. Il fallait être « extraordinaire » pour attirer l'attention de l'entourage, mais une fois qu'on vous remarquait, on vous envoyait dans une école pour les doués, comme ma copine Hye-rim et son école de danse ; elle allait certainement intégrer le service personnel de Kim Il-sung *Sooryeongnim*, notre Leader, à Pyongyang... honneur ultime !

Halmeoni avait raison, ma bonne mémoire me servait bien car effectivement nous apprenions toujours tout par cœur, en commençant par la date d'anniversaire de Kim

Il-sung : le 15 avril 1912. *Sunsaengnim* avait une façon très particulière de désigner sa photo accrochée au mur : elle se plaçait sur la gauche de la photo, et de ses deux mains bien alignées, paumes vers le haut, elle pliait ses avant-bras à la hauteur de son épaule gauche et les dirigeait vers le portrait. Encore aujourd’hui, lorsque vous parlez de la photo, vous ne pouvez pas juste dire « cette photo... ». Vous devez dire « la photo qui figure sur votre gauche est celle de notre Père bien-aimé, Kim Il-sung ». Vous ne devez jamais le montrer du doigt, sinon, c’est droit au peloton d’exécution.

« Il y a une personne qui est plus importante que votre père, c’est notre cher Général Kim Il-sung », répétait la maîtresse tous les jours.

Bien sûr que c’était la personne la plus importante au monde et qu’il fallait beaucoup l’aimer ; son portrait était partout, sur les badges rouges des vestes des parents, sur les murs de la maison – chez Halmeoni, Keun Abeoji, mon oncle, était chargé de nettoyer le portrait accroché au mur car il était pendu trop haut pour ma grand-mère –, dans les rues, dans les trains, à la gare, dans les journaux. Il y avait aussi une statue gigantesque de lui dans le parc où l’on déposait des fleurs pour son anniversaire.

Mon père nous avait aussi dit que c’était à notre Père Bien-Aimé qu’il fallait adresser les vœux de Nouvel An, avant même de les adresser aux parents :

*Kyungae haneun Abeoji*  
Notre cher Père Bien-Aimé,  
*Kim Il-sung wonsunim*  
Son Excellence Kim Il-sung,  
*Gomapseumnida*  
Je vous remercie.